



HAL
open science

LE MIGRANT OU LA MÉTAPHORE DU “ CONQUISTADOR ” : LE CAS DE SHRAPNEL DANS TELS DES ASTRES ETEINTS DE L. MIANO

Anouchka Stevellia Moussavou Nyama

► **To cite this version:**

Anouchka Stevellia Moussavou Nyama. LE MIGRANT OU LA MÉTAPHORE DU “ CONQUISTADOR ” : LE CAS DE SHRAPNEL DANS TELS DES ASTRES ETEINTS DE L. MIANO. Ethiopiques, 2019, MIGRATIONS, TRAVERSÉES ET INTÉGRATIONS. hal-03955322

HAL Id: hal-03955322

<https://amu.hal.science/hal-03955322v1>

Submitted on 25 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Éthiopiennes

*LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE, SOCIOLOGIE,
ANTHROPOLOGIE ET ART*

MIGRATIONS, TRAVERSÉES ET INTÉGRATIONS

N° 1021^{er} semestre 2019

***Éthiopiennes* n° 102.**
Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art.
1^{er} semestre 2019
Migrations, traversées et intégrations

N° 102

1^{er} SEMESTRE 2019

.....

Éthiopiennes n° 102.
Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art.
1^{er} semestre 2019.
Migrations, traversées et intégrations

LE MIGRANT OU LA MÉTAPHORE DU « CONQUISTADOR » : LE
CAS DE SHRAPNEL DANS *TELS DES ASTRES ÉTEINTS* DE L.
MIANO

Anouchka Stevellia Moussavou NYAMA*

« Le migrant est une figure politique dont la représentation est sous-tendue par des enjeux idéologiques [...] et géostratégiques, comme la construction des espaces nationaux et leur matérialisation par des frontières qui se dressent »¹ sur son parcours. La littérature et les arts ne se tiennent pas à la marge de cette question qui alimente de nombreux débats. C'est dans cette optique que les artistes s'en servent comme motif ou sujet de création. Miano s'empare de ce sujet dans son roman *Tels des astres éteints*. Loin de tout misérabilisme, l'auteure nous offre le portrait d'un migrant bien singulier, animé d'un rêve de « conquête » aux origines lointaines. Depuis la destruction de Shabaka, l'arbre multiséculaire, par les promoteurs occidentaux et l'éclatement de sa tribu, Shrapnel nourrit le rêve de se rendre en Europe, afin de comprendre d'où leur vient le pouvoir de disposer à leur guise du destin de tout un peuple et « d'imposer leur vision du monde² » aux autres. Il emprunte alors les chemins de la migration et se retrouve en Europe. Le migrant, personnage *invisibilisé* dans le discours ambiant qui ne met l'accent que sur le phénomène de masse ; reniant ainsi toute

* Université d'Aix-Marseille, France

¹ Colloque R « Figures du migrant et représentations de la migration dans les arts et la littérature », Le Mans Université, du 18 au 19 octobre 2018.

² Léonora Miano, *Tels des astres éteints*, Paris, Plon, 2008, p. 69.

individualité de ces personnes au parcours de vie pourtant bien différent. « Les migrants d'aujourd'hui subissent un effet de masse qui les rend indistincts et menaçants³ ». Cet article a pour objectif d'interroger la représentation que fait ce roman de la figure du migrant mianoien. Le rêve impérial de Shrapnel consiste à reconstruire en Europe, plus précisément en France, le complexe Shabaka. À travers la peinture de Shrapnel que fait Léonora Miano, pourrait-on considérer le migrant africain comme une sorte de « conquistador » des temps modernes en quête d'un espace ou se recréer ?

1. La figure du conquistador et ses similitudes avec le migrant subsaharien

Le conquistador a toujours été représenté dans la littérature espagnole comme l'œuvre de personnages aventuriers ou d'hommes aventureux⁴ venus d'un autre coin du monde, pour occuper un espace autre, généralement très éloigné du sien : c'est la conquête du Nouveau Monde : « La conquête se compose de plusieurs expéditions sur différents territoires, sous le commandement d'hommes différents »⁵. Le voyage qui consiste à se rendre vers un autre territoire paraît long et semé d'embûches. Une fois arrivés sur la terre d'accueil, le conquistador et son équipage ont pu s'établir pendant une très longue période sans repartir dans leur pays d'origine. « Cette entreprise est totalement nouvelle de ce qu'ont pu connaître les soldats jusqu'à maintenant. Ce n'est pas une simple expédition où les hommes vont et reviennent par la suite ». Comme le migrant, le conquistador devait avoir un mental solide et une certaine force physique qui lui permettait de résister à la rudesse du voyage et au manque d'aliments. Ainsi que le décrit Jean Descola, « leur excellence était dans la dureté. [...] Des muscles de fer, un estomac ignorant la nausée et bravant la famine [...]. Pas de faiblesse, pas

³ Nouss, Alexis. « Littérature, exil et migration », *Hommes & Migrations*, vol. 1320, no. 1, 2018, p. 161.

⁴ Jacques Lafaye, *Les conquistadores*, Paris, Seuil, 1973, p. 40.

⁵ Perrine Bourcier, *Les femmes conquistadores : entre oubli et présence*, Université d'Angers, 25 mai 2018, p.16. <http://dune.univ-angers.fr/fichiers/20121322/2018HMALC9278/fichier/9278F.pdf> consulté le 09 octobre 2018.

d'attendrissement. Être dur ou mourir ; Résister ou succomber, telle était l'alternative offerte à ces forçats de la conquête⁶ ». Si le conquistador est ce personnage qui était mu par un besoin de faire fortune dans les territoires où il se rendait, une certaine catégorie de migrants subsahariens ne s'éloigne pas trop de cette entreprise. Les migrants subsahariens, comme autrefois les conquistadors espagnols, affrontent la mer, le désert et les trafiquants de toutes sortes qui constituent des obstacles à son aventure. Mais sa détermination ne faillit presque jamais, à aucun moment leur dessein ne quitte leurs esprits même au plus fort de la misère et des dangers. Comme les conquistadors, ils effacent les frontières, violent les territoires où leur présence n'est pas toujours acceptée. Les migrants africains sur la terre d'accueil doivent aussi, quoique pacifiquement, affronter l'hostilité de certaines populations qui s'opposent à leur arrivée. Donnant l'impression aujourd'hui que le phénomène des migrations serait nouveau :

Ces êtres humains qui ont toujours existé, qui ont toujours eu des difficultés et qui, aujourd'hui, voient leur situation s'aggraver dans de nombreuses régions du monde. À cet égard, nous devons commencer par diminuer l'intensité de cette dichotomie entre nous et eux. Nos grands-parents et arrière-grands-parents furent des migrants venant d'Europe ou d'autres territoires. Les peuples originaires ne sont pas si originaires, puisqu'il y eut des migrations précolombiennes. Selon les anthropologues, toute la population d'Amérique est arrivée ici à pied depuis le détroit de Béring. Bien plus : il semble que l'humanité tout entière ait pour origine l'Afrique. Par conséquent, nous sommes tous, en fin de compte, des migrants africains : il est donc paradoxal que certains d'entre nous, en Espagne, en Italie ou dans d'autres points d'accès, empêchent de nos jours l'entrée d'autres semblables qui essaient de suivre le même chemin⁷.

Le projet du migrant n'est pas de vivre à la marge de la société d'accueil, mais bien de s'y intégrer de diverse manière : mariage, naissance, amitié, à l'image de ces conquistadors qui contractaient souvent « des unions mixtes⁸ » avec les populations autochtones. De cette façon, le migrant entreprend son processus qui consiste à établir de profonds liens

⁶ Jean Descola, *Les conquistadors*, Paris, Fayard, 1968, p. 157.

⁷ Ricardo A. Guibourg, « Nous sommes tous des migrants », *La Revue des droits de l'homme* [En ligne], 8 | 2015, mis en ligne le 24 novembre 2015, consulté le 9 octobre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/revdh/1708>.

⁸ Jacques Lafaye, *Les conquistadores*, *op. cit.*, p.126.

sur la terre d'accueil. De même que le conquistador autrefois, le migrant n'est pas toujours bien accueilli par les habitants du pays d'arrivée, il doit donc parfois se livrer dans un combat permanent pour occuper l'espace. Dans le roman de Léonora Miano, Shrapnel semble réunir toutes ces caractéristiques propres à ce conquistador des terres lointaines.

2. Migration et conquête de l'espace : le migrant subversif de L. Miano

En effet, Shrapnel est l'un des trois personnages du roman de Miano, *Tels des astres éteints*. Il est originaire du centre de l'Afrique, un pays que l'on pourrait aisément identifier comme étant le Cameroun. Le roman n'évolue que par des monologues, des pensées livrées au lecteur par un narrateur omniscient et qui accompagne chaque personnage. C'est donc à travers cette voix que nous découvrons l'histoire de Shrapnel. Orphelin depuis sa tendre enfance, il a été élevé par sa grand-mère, Héka, dans une petite communauté installée au cœur de la forêt équatoriale. Cette dernière lui transmet l'Histoire de son peuple, « une authentique passeuse de mémoire, une femme fière de l'histoire des siens, et désireuse d'en assurer la transmission. [...] elle lui avait fait comprendre la nécessité de sa participation à la continuité » (Miano, p.62). Un jour, Shrapnel vit son monde s'effondrer, d'abord avec le décès de sa grand-mère, puis avec la destruction de « l'arbre multiséculaire autour duquel leur village avait été bâti » (p.63), et enfin avec la dislocation de son peuple. Ce fut l'œuvre d'une multinationale occidentale appuyée par un gouvernement pour qui l'intérêt de sa population, semble-t-il, passe en second plan. Ramené en ville par un oncle maternel qu'il n'avait jamais vu auparavant, Shrapnel découvre la misère des laissés pour compte des grandes villes urbaines. Scolarisé en dépit de la misère quotidienne, Shrapnel réussit à obtenir son bac, mais n'obtient pas de bourse pour l'étranger.

Lorsqu'on découvre Shrapnel dans le roman, il est déjà arrivé au bout de son voyage. Le texte ne nous donne pas de précision sur son itinéraire, mais nous apprenons tout de même que « quand Shrapnel était arrivé au nord [...] Au cours des premiers mois, il était entré dans une sorte de déprime. Il avait surgi un matin. Hagard et dépenaillé. Après de

rudes aventures au cours desquelles il avait dû changer trois fois d'identité. Traverser plusieurs pays » (p.134). Cela suppose donc qu'il a emprunté les chemins de la migration dite clandestine. La narration fait le choix de ne pas donner des détails sur la traversée de Shrapnel, car elle refuse tout misérabilisme. Le migrant de Miano n'est ni un malheureux ni un désespéré fuyant guerre, famine ou répression politique. Les motifs de son départ diffèrent des raisons habituelles des candidats au passage :

Shrapnel avait exercé toute sorte de petits métiers pour payer sa traversée vers le Nord. Cela lui avait demandé es années au cours desquelles, une certaine incandescence au cœur, il avait épargné tout ce qu'il avait pu [...] Chacun avait une bonne raison de prendre la route. La plus fréquemment invoquée était le chômage sévissant sur le Continent [...] Shrapnel n'avait jamais cherché de prétexte. On pouvait lui accorder cela. Il voulait connaître le Nord. Comprendre comment il s'était hissé sur le toit du monde. (p.127-128)

La peinture que fait Miano de ce personnage sort en quelque sorte des représentations traditionnelles du migrant. Elle se sert du néocolonialisme, dénonce l'impact du capitalisme occidental, de la démagogie des dirigeants africains qui ne se préoccupent pas de leurs populations et se plient aux intérêts des multinationales étrangères. Shrapnel n'est pas au Nord pour être le sauveur d'une famille nombreuse qui attend de lui chaque mois un transfert monétaire. Il ne va pas chercher fortune ailleurs pour devenir un homme lui aussi⁹. Son départ est mu par une curiosité singulière, le projet de découvrir une terre lointaine. N'ayant jamais réussi à faire le deuil de la destruction de son village, il semble fasciné par la puissance de « l'ennemi » et décide alors d'aller admirer cette force de l'intérieur. Mais comme presque tous les migrants, même si son projet ne visait pas à aller chercher un *Eldorado*, Shrapnel passera aussi par la case désenchantement. Il découvre que cette puissance du nord n'est qu'apparente :

Tout ce que le Nord avait produit pour lui-même et pour les siens, c'était la froideur et la misère. C'était pour parvenir à ce résultat qu'on avait soumis tant de peuples. Dérobé leur richesse. C'était seulement pour cela qu'on avait brûlé des villages au napalm. Émasculé des hommes pour s'amuser. Assassiné des indépendantistes [...] Le jeune se

⁹ Catherine Mazauric, « Voix et voies de l'Autre dans *Le candidat* de Frédéric Valabrègue », *Cahiers d'études romanes* [En ligne], 36 | 2018, mis en ligne le 02 octobre 2018, consulté le 07 avril 2019. URL <http://journals.openedition.org/etudesromanes/7154> ; DOI : 10.4000/etudesromanes.7154

sentait le dindon d'une farce gigantesque [...] D'abord Shrapnel avait songé retourner dare-dare au pays. Il voulait arpenter les rues. Hurler au tout-venant qu'on avait menti [...] c'était une chose d'avoir été fasciné par les tours de prestidigitation d'hier. À présent se laisser abuser était une faute [...] Pendant qu'il cherchait le travail au noir qui attendait les sans-papiers, Shrapnel préparait en imagination le sursaut des siens [...] Il lui fallait gagner un peu d'argent. Surtout ne pas rentrer les mains vides comme si le nord lui avait botté les fesses (p.134-135).

Miano fait en sorte de ne pas tomber dans la tentation de la peinture du migrant nostalgique et fragile ayant le mal du pays¹⁰. Après avoir fait le constat de la « supercherie » du Nord, Shrapnel se sent investi d'un projet très ambitieux qui lui permettra de « restituer sa composante noire au genre humain (p.60) ». Le migrant de Miano n'est pas un nostalgique habité par le spleen une fois qu'il se retrouve sur la terre d'accueil. Shrapnel est un briseur de frontière, il habite les frontières¹¹. C'est un personnage subversif qui n'accepte ni de raser les murs ni de baisser la tête. En détruisant Shabaka et en dispersant son clan « on l'avait privé de l'espace dans lequel il devait naturellement se projeter et s'accomplir » convaincu que par cet acte « on n'avait pas simplement voulu lui barrer la voie, mais effacer sa trajectoire. » p.66). Au Nord, il pensait à présent conquérir à son tour l'espace de ceux qui ont placé jadis des entraves entre lui et son destin il était parfaitement sensé de vouloir présenter l'addition à ce peuple qui avait détruit son monde. Il observe et analyse cette société et en arrive à la conclusion qu'il lui manque une part d'humanité. Il remarque que le projet de civilisation qui les avait poussés à la conquête des autres peuples n'avait pas été appliqué chez eux :

Shrapnel regardait les gens. Les écoutait. Il disait que ce n'était pas possible. Ils baragouinaient tout juste la langue pour laquelle des multitudes avaient été battues [...] Il n'y avait au Nord [...] que de vieilles femmes voûtées à en toucher le sol. Quémendant des vivres avariés à la fin du marché [...] le Nord était un échec [...] le Nord, en tant que système de pensée, était foncièrement mauvais...Le nord avait policé la barbarie. Ne l'avait nullement abolie (p.135-138).

Le regard que porte Shrapnel sur le Nord est peu délicat et semble même teinté d'une forme de condescendance. Cela serait

¹⁰ Le pays ne manque pas à Shrapnel, car aussitôt qu'il peut, il n'hésite pas à s'y rendre.

¹¹ Léonora Miano, *Habiter la frontière : conférences*, Paris, l'Arche, impr. 2012.

justement le résultat de sa déception face à la découverte de ce qu'il considère comme un grand mensonge. Son constat sur cette société « met à nu la dichotomie entre les nobles et les plébéiens et à celles entre les héritiers et non-héritiers »¹² dont le Nord pensait s'être débarrassé avec la révolution de 1789. Mais en réalité, elle n'aurait réussi qu'à remplacer une classe par une autre, laissant toujours le prolétaire à la marge. « Ces petites gens montant chaque jour à l'assaut d'un futur qui les fuyait en s'esclaffant (p.134) ». Le migrant de Miano apparaît tel un sociologue attentif à la société qui l'entoure, analysant les causes profondes des maux d'une société. Il délaisse la carte et le GPS, pour ouvrir des livres¹³, il « s'était mis à fréquenter des salles de lecture (p. 138) » afin de conforter ses idées sur le Nord défaillant.

Cet échec du Nord qu'il décèle est un carburant dans l'accomplissement de son projet de conquête de cet espace qui n'« avait en lui aucune vitalité ». Il décide alors de remettre un peu d'ordre dans ce chaos et pour cela, il lui fallait « demeurer là. Tel un cheval de Troie subsaharien au cœur de la mécanique nordiste. En réguler le fonctionnement (p.139) ». Le projet de conquête de Shrapnel prend progressivement forme. Il ambitionne de changer le Nord, de lui donner cette humanité qu'elle paraîtrait ne jamais avoir eue (p.36). Dans le cas de Shrapnel, on ne saurait parler d'un désenchantement, car il ne venait au Nord chercher un Eldorado. Son aventure était pour ainsi dire guidée par une sorte de devoir de mémoire à l'égard de sa tribu. Il se devait de comprendre comment et pourquoi du jour au lendemain d'autres hommes avaient décidé qu'ils devaient leur céder leur terre. Il semblait y avoir chez lui, ce que l'on pourrait lire comme une fascination de la puissance de « l'ennemi » et cela avait pendant toute son adolescence fait naître en lui du respect et de l'admiration pour ce Nord « conquérant » (p.66) et « privilégié au détriment des autres. » (p.139) C'est en cela que cette

¹² Ricardo A. Guibourg, « Nous sommes tous des migrants », *La Revue des droits de l'homme* [En ligne], 8 | 2015, mis en ligne le 24 novembre 2015, consulté le 27 mars 2019. URL : <http://journals.openedition.org/revdh/1708>.

¹³ Nous, Alexis, « Littérature, exil et migration », *Hommes & Migrations*, vol. 1320, n° 1, 2018, p. 161.

« obsession avait rempli l'adolescence du jeune homme » (p.66). Sa déception présente est aussi grande que la fascination qui a alimenté ses rêves et servi de carburant pour l'accomplissement de son aventure. La critique acerbe qu'il dresse du Nord se nourrit de la frustration de ce « garçonnet qui portant le deuil d'un arbre sacré (p.120) » détruit par des personnes des plus ordinaires et banales qui soient.

3. Espace conquis et affirmation de soi

Shrapnel s'émancipe définitivement de toute idée de supériorité naturelle du Nord sur les autres peuples dont le sien et cela s'observe à travers son attitude : « On s'écartait sur son passage. On changeait de trottoir. On serrait son sac à main contre soi. On retenait son souffle. On ne s'asseyait pas près de lui dans les transports en commun » (p.56). La reprise anaphorique du « on » renforce le sentiment de terreur que le jeune homme fait naître chez les nordistes qui ne se sentent plus maîtres de leur espace. De fait, il s'amuse à susciter la crainte de ces habitants chez eux. Tous ces comportements, que l'on pourrait logiquement interpréter comme l'expression d'un racisme ordinaire, n'affectent pas le jeune homme qui ne les vit nullement comme l'expression d'un racisme, mais plutôt comme le résultat de « son magnétisme trop puissant (*ibid.*) » qui témoignait de fait que « la planète tout entière lui appartenait (*idem*) » :

Le monde était trop petit pour le contenir. Sa majesté envahissait l'espace [...] dès qu'il se trouvait en présence d'un individu approchant le demi-siècle, shrapnel sentait un air chaud faire frémir ses narines en ailes de papillon. Ce dernier devait baisser les yeux en face de sa royauté [...] Il fallait à tout prix terroriser le quidam [...] Son attitude convoquait tous ceux qui, comme, lui avait décidé de ne plus plier (p. 56-58).

Ainsi, il en est arrivé à dompter l'espace de son pays d'accueil, le remplissant de sa simple présence, mais aussi par une attitude qui imposait la crainte si ce n'est le respect. Le jeune homme : « se sentait véritablement le *king of the beat*, et les rues de la ville n'auraient pas raison de lui. Il les écrasait d'un pas savamment chaloupé. Son attitude affirmait ses certitudes à quiconque croisait son chemin (p.55-56) ». Le migrant, une désignation qui par son emploi même d'un participe présent témoigne d'une idée selon laquelle le déplacement, le voyage ne débouche

jamais vers une destination finale. Le sens actif et perpétuel du participe présent¹⁴ renferme donc l'idée qu'un sujet migrant ne se fixerait jamais. Son voyage serait toujours en train de se faire, il serait en permanence en train de partir d'un point à un autre. Toutefois, le migrant de L. Miano rompt avec cette perception, le Nord devient définitivement son territoire, il cesse d'être dans un non-lieu de la migration pour s'ancrer dans un espace qu'il entend réorganiser à sa guise pour penser l'identité subsaharienne et afro-descendante. En terre conquise, il allait faire en sorte que les Subsahariens et Afro-descendants

cessent de migrer en permanence [...] d'être des nègres errants, nulle part chez eux. Après tout, la surface du globe était à tous. Aucun peuple n'avait payé Dieu pour prétendre posséder la terre sur laquelle il avait vu le jour. N'était-ce pas pour cela que sa tribu avait été déplacée ? Aussi Shrapnel ne voyait-il aucun inconvénient, à ce que les Subsahariens et leur descendance élisent domicile hors du continent souche. Pour lui l'essentiel était de conserver l'origine en soi, de vivre pour panser les plaies de la matrice. (p.80)

La restauration de l'identité noire dans ce Nord chancelant passerait par la reconstruction Shabaka, l'arbre tutélaire détruit par les vainqueurs et sur leur territoire. Il mettra tout en œuvre pour atteindre son objectif¹⁵ :

Le Complexe Shabaka, véritable maison des cultures noires, serait une avancée fondamentale vers cet objectif. Les Noirs y viendraient des quatre coins du monde pour apprendre à valoriser ce qui les unissait, au lieu de s'arc-bouter sur des différences superficielles. On y cultiverait l'attachement aux origines, la fierté du patrimoine subsaharien, et la volonté de l'enrichir, où qu'on se trouve. On saurait vivre au nord et se sachant légitime à y demeurer, et à y occuper la place la plus valable, pour servir son peuple. (p.150)

L'ambition de Shrapnel consiste à une conquête de l'espace afin d'offrir à sa communauté un lieu où se reconstruire une identité. Son projet ne vise pas à soumettre ou à convertir d'autres peuples que le sien. Il ne souhaite pas reproduire la même erreur que ce Nord qu'il critique, puisqu'il n'est pas habité d'un esprit revanchard :

¹⁴ Fatiha Idmhand. Heureux qui comme Vladimir ... Portrait d'un migrant par Carlos Liscano... Orecchia Havas, Teresa, Giraldi Dei Cas, Norah. Sujets migrants : rencontres avec l'autre dans les imaginaires hispano-américains, P.I.E Peter Lang, Bruxelles, Bern, Berlin, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien., 2012, p.203-233.

¹⁵ Pour sortir de la clandestinité, il fera un enfant, mais ne sera pas capable de l'aimer et il en fera un secret tabou. Aucun de ses proches ne sera informé de l'existence de ce petit. Son ami intime de longue date ne découvre ce fils caché qu'après la mort de Shrapnel.

Il ne s'agissait pas d'imposer sa vision des choses, en dehors de la communauté. Les Noirs n'étaient pas des impérialistes intrinsèques. Ils ne tenaient pas à soumettre tout ce que Dieu avait créé. Admettant la multiplicité des points de vue, ils souhaitaient simplement faire valoir le leur, avoir le droit d'exister parmi les autres, tout en restant eux-mêmes [...] Même si cela ne réjouissait pas Shrapnel, c'était bien au Nord que les Noirs devaient travailler à la reconquête d'eux-mêmes. Il n'y aurait pas de renaissance, sans cela. D'abord parce que l'aliénation était venue du Nord. [...] Shrapnel n'éprouvait pas de haine, mais il reconnaissait et pas aimer le Nord. Il ne pouvait pas aimer un système qui avait conduit des peuples à se mépriser eux-mêmes (p.147-150).

Le complexe Shabaka serait donc, aux yeux de Shrapnel, le lieu où les Afrodescendants et les subsahariens pourraient se réconcilier avec eux-mêmes à travers ce que Nathalie Etoke nomme la *mélancolia africana*. Ce sentiment qui permet de faire enfin « le deuil de la perte. Perte de la terre, de la liberté, de la langue, de la culture, de ses dieux, de soi, des siens, des idéaux [...] Elle oblige le noir à résister »¹⁶. Le Nord devient dès lors le « terrain du survivre »¹⁷. Mais encore une fois, une entrave se plaçait entre le jeune homme et son destin, l'arbre tutélaire ne sera pas non plus érigé en cette terre conquise. Le Nord est tour à tour un espace de désillusion et de projection pour Shrapnel. Celui-ci est dans une sorte d'exil intérieur du fait de cette blessure d'enfance qu'il n'a jamais réussi à dépasser et c'est de ce deuil jamais accompli que pourrait venir l'échec de l'accomplissement de son rêve. Une soudaine crise cardiaque s'empare du cœur pourtant solide du jeune homme et ses rêves s'éteignent avec lui. Mais en réalité, le rêve de Shrapnel semblait déjà perdre toute chance de concrétisation après qu'il est tombé amoureux d'une « vraie blanche » (p.315). Une union qui fragilisait sa crédibilité auprès de la communauté noire¹⁸. L'espace conquis ne sera finalement jamais habité. Les projets de conquête de Shrapnel ne déboucheront sur

¹⁶ Nathalie Etoke, *Melancholia Africana: l'indispensable dépassement de la condition noire*, Paris, France, Éd. du Cygne, 2010, p. 28.

¹⁷ *Idem*.

¹⁸ Mayhem est membre de la fraternité antonienne une organisation militant pour la cause noire à laquelle appartenait également Shrapnel. Entre eux une grande amitié était née. Le soir de son décès, Shrapnel ayant à ses côtés Gabrielle, sa petite amie blanche, croise Mayhem. Naturellement ce dernier est surpris par la compagnie du frère et se montre insultant envers Gabrielle. Perdant le contrôle, Shrapnel frappe ce frère, mais Mayhem ne rend pas le coup. Cette altercation affectera sérieusement Shrapnel et déclenchera quelques heures plus tard l'arrêt de son cœur.

aucune concrétisation et avec lui, Shabaka s'éteint une deuxième fois de même que les espoirs d'une relation fusionnelle de l'Afrique¹⁹ avec sa diaspora.

Conclusion

Léonora Miano épargne au lecteur tous les détails un peu tristes de l'aventure de Shrapnel pour mettre l'accent sur l'individu, ses sentiments et le rêve qu'il porte. Elle fait de son migrant un personnage qui n'est pas simplement habité par les préoccupations quotidiennes de subsistance. Elle l'investit d'un projet noble : la reconstruction de l'identité noire dans un monde où leur présence semblerait ne pas être prise véritablement en compte. Le rêve suprême de Shrapnel est guidé par un idéal qui consiste à recréer les liens entre les Noirs et la réalisation de cette entreprise passe par la conquête de l'espace nordiste. De même que les conquistadors des temps passés, Shrapnel ne se rend pas sur une terre vierge de toute vie. Mais à la différence de ces aventuriers d'un autre temps, il ne cherche pas à soumettre « les populations autochtones ». Le migrant de L. Miano est un « conquistador anonyme²⁰ », un conquérant de l'espace en quête d'un territoire où renouer avec toutes les parties de son identité éclatée. Le rêve échoue sans doute parce qu'il faut que le migrant demeure ce sujet allant toujours d'un point à une autre et qui, comme l'indique le participe présent, est un personnage dont le voyage n'aboutit jamais. Un sujet toujours en train de se faire, un éternel étranger sur la terre d'accueil. La fiction de Miano, sur ce point, échoue à possibiliser les choses que le réel n'admet pas. Shrapnel, à son tour, après sa mort, reste dans un nulle part suspendu entre le monde des vivants et celui des morts, un éternel migrant donc. Son destin est quasiment similaire à celui de ces migrants habités, comme lui, de « rêves qui brûlent (p. 162) », mais qui restent coincés dans la méditerranée, leur voyage n'ayant jamais de finalité.

¹⁹ J'emploie Afrique ici au sens où le conçoit L. Miano c'est-à-dire sans sa partie occidentale.

²⁰ Catherine Mazauric, *Mobilités d'Afrique en Europe : récits et figures de l'aventure*, Paris, Éditions Karthala, 2012, (« Lettres du Sud »), p. 27. L'expression que Catherine Mazauric emprunte à Mahi Binebine, est au pluriel « conquistadores anonymes », mais je l'emploie au singulier ici pour mieux l'adapter à Shrapnel.

Bibliographie

BOURCIER, Perrine, *Les femmes conquistadores : entre oubli et présence*, Université d'Angers, 25 mai 2018, <http://dune.univ-angers.fr/fichiers/20121322/2018HMALC9278/fichier/9278F.pdf> consulté le 09 octobre 2018.

DESCOLA, Jean, *Les conquistadors*, Fayard, Paris, 1968, pp.523.

ÉTOKÉ, Nathalie, *Melancholia Africana: l'indispensable dépassement de la condition noire*, Paris, Ed du signe, 2010, pp. 125.

GUIBOURG, Ricardo A. « Nous sommes tous des migrants », *La Revue des droits de l'homme* [En ligne], 8 | 2015, mis en ligne le 24 novembre 2015, consulté le 27 mars 2019. URL : <http://journals.openedition.org/revdh/1708>.

IDMHAND, Fatiha, « Heureux qui comme Vladimir ... Portrait d'un migrant par Carlos Liscano. », *Orecchia Havas, Teresa et Giraldi Dei Cas, Norah dir, Sujets migrants : rencontres avec l'autre dans les imaginaires hispano-américains*, P.I.E Peter Lang, Bruxelles, Bern, Berlin, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien., 2012, p.203-233.

LAHAYE, Jacques, *Les conquistadores*, Paris, Seuil, 1973, pp.188.

MAZAURIC, Catherine, « Voix et voies de l'Autre dans *Le candidat* de Frédéric Valabrègue », *Cahiers d'études romanes*, 36 | 2018, 29-44.

- *Mobilités d'Afrique en Europe : récits et figures de l'aventure*, Paris, Éditions Karthala, 2012, pp. 384.

MIANO, Léonora, *Habiter la frontière : conférences*, Paris, l'Arche éditeur, 2012, pp.144.

- *Tels des astres éteints*, Paris, Plon, 2008, pp. 420.

NOUSS, Alexis. « Littérature, exil et migration », *Hommes & Migrations*, vol. 1320, n° 1, 2018, pp. 161a-164a.

« Figures du migrant et représentations de la migration dans les arts et la littérature », Colloque organisé à Le Mans Université, du 18 au 19 octobre 2018.